This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 776,994

ND
553
.B44
A85

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

150 b

H. d. 67

EXPOSITION

DES ŒUVRES

D'HIPPOLYTE BELLANGÉ

AU PROFIT

de la Caisse de Secours et Pensions de l'Association

DES ARTISTES

PEINTRES, SCULPTEURS

GRAVEURS

ARCHITECTES ET DESSINATEURS

IMPRIMERIE DE JULES-JUTEAU ET FILS, R. SAINT-DENIS, 341

Association des artistes, Paris

COMITÉ DE L'ASSOCIATION

DES ARTISTES

Peintres, Sculpteurs, Architectes, Graveurs et Dessinateurs

EXPOSITION

DES ŒUVRES

D'HIPPOLYTE BELLANGÉ

à l'École Impériale des Beaux-Arts

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

PAR

FRANCIS WEY

PARIS

SIÉGE DE L'ASSOCIATION

68, RUE DE BONDY

1867

ND
553
.B44
A85

COMMISSION DE L'EXPOSITION

M. le Baron **TAYLOR**, Membre de l'Institut, Président-Fondateur.

PRÉSIDENT :

M. I. PILS.

VICE-PRÉSIDENT :

M. JUSTIN OUVRIÉ.

SECRÉTAIRES :

MM. ADOLPHE VIOLLET-LE-DUC.
EUGÈNE BELLANGÉ.

MEMBRES :

MM. GÉROME, membre de l'Institut.
LOUIS ROCHET.
ALEXIS DE FONTENAY.
LÉON SABATIER.
CHARLES LEFEBVRE.
FOURDRIN.
CHARLES ROCHET.
ARTHUR ROBERTS.
LEPOITTEVIN.
MÈNE.
ALLONGÉ.
LOUIS DAVID.
GUÉNEPIN.
RAVEAU.
PAUL SAINT-MARTIN.
CHARLES MERCIER.

3-83255

HIPPOLYTE BELLANGÉ

ET

SON ŒUVRE

9-30-26

I

Tel est au siècle où nous sommes l'engouement pour les imitations inspirées de l'ancien temps, que si de trop rares artistes ne s'étaient dévoués à mettre en scène la société où Dieu les a jetés, nos arrière-neveux risqueraient d'ignorer quel a été l'aspect de la France du XIXe siècle, qui fournira un si singulier chapitre aux annales du monde. Aborder, soit avec une plume, soit avec un pinceau, l'histoire contemporaine, est, à vrai dire, et en tout temps, une tâche ardue : car, outre que le spectateur a sous les yeux vos modèles, l'écrivain, le peintre sont obligés de démêler, parmi les vulgarités de la vie commune à laquelle on est trop mêlé pour que l'idéal ne s'efface, les côtés grands, le caractère intéressant, noble ou simplement expressif des événements et des aspects extérieurs.

Aujourd'hui, le problème est plus difficile à résoudre qu'il ne l'a jamais été : car la vie moderne, égalitaire et bourgeoise est peu théâtrale; l'ordre, la symétrie, les mécanismes administratifs réglementent jusqu'aux batailles; enfin, le costume étriqué et négligemment ajusté tout ensemble, supprimant la forme humaine et les draperies, rendu plus ingrat encore par la monotonie du

sombre, et dans les corps militaires par l'identité des uniformes, le costume se prête aussi mal au pittoresque des effets qu'à leur accentuation par le style.

De quelle ressource pourra donc disposer l'artiste appelé par une ambition, la plus noble de toutes, à glorifier ses contemporains? Il faudra que, dédaignant l'enveloppe des choses pour une visée plus profonde, il pénètre au cœur même de l'humanité; il faudra que, doublé d'un philosophe, il joigne à une intime appréciation de son époque la connaissance de l'âme et la puissance d'en refléter la vie dans ses compositions.

Ce talent, le plus sévère, car il subit la loi de tous les sacrifices, le talent de transfigurer la réalité dans le domaine de l'art, exige une volonté si forte et des aptitudes morales si particulières que, même en les restreignant à la partie héroïque de la vie nationale, les hommes qui ont dévoué leur carrière à cette œuvre avec persistance, avec un succès qui deviendra la gloire, s'offrent à nous en minorité surprenante. Quelques peintres ont çà et là livré à leur émotion passagère, ou à quelque commande officielle un scénario bien rendu de nos fastes modernes; mais, entre ceux qui ont donné toute leur existence au siècle présent et à la patrie, le sentiment public a surtout consacré quatre noms, quatre hommes, élus par l'opinion les peintres du peuple. Chacun aura deviné déjà H. Vernet, Charlet et Raffet, enfin Hippolyte Bellangé.

Esprits vifs et sensés, génies accessibles et faciles frappés à la marque française, ce sont quatre enfants de Paris, nés entre les dernières années de Louis XVI et l'avènement de Napoléon, au moment où la Révolution renouvelait les matériaux de l'histoire. Couronné peintre dans son berceau, par droit héréditaire, Vernet était né en 1789, moins d'un an avant Charlet qui précéda de treize ans dans la vie son élève Raffet; Bellangé, lui,

vit le jour à la veille du siècle, en 1800. De ces lutteurs, il en est deux qui voués plus spécialement aux improvisations du crayonnage, se sont faits en quelque sorte chansonniers pour le populaire et ont dépensé, en monnaie qui s'éparpille, des talents d'une énorme valeur; Raffet idéalisant dans la légende, avec je ne sais quel parfum de Germanie, ce que spiritualisait avec force Charlet, rhapsode poétique allant de la comédie à l'épopée.

Mais comme, après tout, dans les arts on ne peut faire abstraction de la nature ni de la portée des procédés, observons que les deux autres ont plus particulièrement marqué leur place au rang des peintres: ils lèguent à la postérité une œuvre considérable qui occupe dans le grand art français sa place distincte, et que le temps classera. Au reste, si les destinées entre eux furent inégales, les vocations de leurs esprits n'étaient pas moins différentes. Passionné pour le mouvement, pour l'éclat, pour le bruit, pour la pompe extérieure, manœuvrier des foules guerrières, nature prime-sautière et peu profonde, Vernet est le peintre des armées plutôt que du soldat; c'est l'annaliste officiel des grandes aventures militaires.

Moins complexe en ses ambitions, plus pensif, plus humoristique aussi, et plus enclin par sa philosophie à concentrer sa pensée dans un épisode où l'observation s'exerce et le sentiment trouve à se satisfaire, Hippolyte Bellangé est le conteur des veillées, l'écrivain délicat qui vient avec des *Mémoires* donner le dernier trait à la physionomie de l'histoire. Il répond plus fréquemment à la vie intime, ayant en commun avec son ami Charlet cette fibre populaire qui se plait à célébrer, dans le troupier et dans l'habitant des campagnes, le double et natif élément de la grandeur et des prospérités françaises, symbolisé dans le *Soldat laboureur*. C'est ainsi qu'à la terrestre *Iliade* de Vernet, répondra une épiso-

dique *Odyssée*, détaillée distique par distique dans les huit cents lithographies populaires, dans les douze cents dessins ou aquarelles, dans les deux cent cinquante tableaux, œuvre immense de notre Hippolyte Bellangé.

Dès leur début, ces hommes ont été célèbres. Mais la société, qui se partage entre des préjugés académiques et des engouements d'école ou de manière, est trop disposée à préférer à la franche interprétation des réalités contemporaines des tours de force de palette, des données qui se proposent de restituer les âges lointains. Et ces tendances datent de loin! Pour illustrer Louis XIV, Lebrun peignait les batailles d'Alexandre; pour tracer l'épopée de la République, David ajustait des toges sur des statues peintes, et c'est à son corps défendant qu'il aborda, par le côté théâtral et impersonnel, deux ou trois grandes cérémonies publiques. Notre temps aura représenté, dans ses illustrations, tous les siècles antérieurs, de Périclès à Charlemagne, de saint Louis à Marie-Antoinette, de la Timandre d'Alcibiade à la Phryné de Barras : mais, dans l'avenir, pour se faire une juste idée de ces époques diverses, est-ce à nos tableaux de si longtemps posthumes que l'on aura recours? Ils sont tous d'une vérité historique à faire illusion; c'est chose entendue! Cependant, devant ces toiles, personne, d'où vient cela? ne se méprend sur leur date, et le premier venu prononcera : — Cette Jeanne Darc, cette Sévigné, a été peinte sous Louis XVI, celle-ci sous l'Empire, celle-là sous la Restauration, ou après 1830...

On ne rend donc avec l'évidence de l'exactitude que des témoignages immédiats, puisés à l'intime assimilation de la nature. Les genres se succèdent; les documents sincères ne passent pas, car les faits gardent leur valeur; les portraits d'une société, comme ceux de ses grands hommes, croissent en intérêt par la distance, et le temps finit par donner raison à la voix du peuple, si souvent

prophétique. Elle a constamment acclamé les artistes dont j'essaye d'indiquer le rôle et la portée; leurs ouvrages sont les pages vraies, essentielles, curieuses, de notre histoire morale; elles resteront nécessaires, et l'avenir se les disputera.

II

Pour jouer parmi ses contemporains un pareil rôle, il faut, outre un talent assez ferme pour se passer d'artifices, il faut encore des prédispositions naturelles peu communes, et que nul, à mon sens, n'a manifestées le long de sa vie aussi complètement qu'Hippolyte Bellangé. La religion de l'honneur et le respect du bien comme du beau, l'amour de la gloire qui doit enflammer des compositions guerrières, et l'amour de l'humanité qui y glissera la touche compatissante et tendre, la science du dessin qui permettra de tout exprimer, comme la conscience du vrai enseigne à tout bien dire, la vivacité de l'esprit qui ajoutera le charme, la gaieté naturelle qui prêtera je ne sais quelle animation communicative, la tendresse pour le sol natal qui, embrassant le paysage avec ceux qui l'habitent, assaisonnera d'une innocente bonhomie le comique de leur rusticité; l'harmonie sereine et tranquillisante d'un accord de qualités en équilibre, l'oubli de soi-même qui vise à intéresser au sujet et jamais à la dextérité de l'artiste... il y a là un cortége à peine entrevu de facultés souriantes, qui font deviner le peintre dans ses œuvres, et invitent à l'aimer, même avant qu'elles ne vous avisent de lui.

La simple et laborieuse vie de notre artiste est la confirmation de son œuvre; l'homme y témoigne de la

sincérité du peintre et de la pureté des sources où s'abreuve son inspiration. Une seule règle, le devoir; une pensée unique, la culture de l'art; des efforts constants pour atteindre le but: voilà toute l'existence de Bellangé.

Son père était fabricant de meubles. A la fin de l'ancien régime, quand l'ébénisterie était presque un art, il avait su se mettre en renom à côté de Jacob. Il se risqua donc, mais avec une timidité qui décèle, dans la classe ouvrière, des ambitions nouvelles et incertaines, à donner à son fils ce qu'on appelait *un peu d'éducation*. Après l'avoir maintenu quelques années au lycée Bonaparte, il le retira en quatrième et l'écroua dans le commerce. Aussitôt, favorisée dans son éclosion par les émanations intellectuelles du collége, la vocation surgit et entre en lutte: lutte patiente, respectueuse, mais résolue, où l'enfant arrive à convaincre son père, qui le conduit par la main à l'atelier de Gros. Le choix est heureux, mais où serait allé frapper un ouvrier parisien, amoureux de la gloire et de la patrie, sinon chez l'auteur des *Pestiférés de Jaffa* et de *la Bataille d'Eylau?*

Hippolyte Bellangé avait alors seize ans. Dans cet atelier mémorable, où il marqua surtout par la gaieté de son caractère, par son ardeur au travail, et où il côtoya Bonington, Eugène Lami, Roqueplan, Robert Fleury, Paul Delaroche, il ne s'attacha qu'à Charlet, de dix ans plus âgé. Tous deux vénéraient leur maître. Un autre culte les rapprocha et ce fut leur commune adoration pour le génie de Géricault.

Ainsi la tendance est bien marquée; ces esprits prennent leur droit chemin sans balancer. Observons qu'à l'heure où nos deux compagnons se rencontrèrent chez le baron Gros, l'Empire achevait de s'écrouler; que l'aspect de la France envahie fut le premier spectacle offert à ces jeunes cœurs, et que la suprême clameur de Waterloo fut le grand événement de leur enfance. Il les

occupa toute leur vie; ces Tyrtées populaires devinrent les chantres de cette messénienne, et lorsque le scepticisme bourgeois s'efforça d'éclabousser de ridicule le *chauvinisme* passé de mode, seuls ils résistèrent, avec Béranger, inflexibles dans leur foi, et on ne put les entamer, vu que par bonheur ils avaient infiniment d'esprit.

En attendant, comme il fallait vivre, au sortir de l'atelier, Hippolyte Bellangé illustra sur de la vaisselle en terre de pipe les athlètes du règne de César, à quarante sous par assiette. Toutes nos grandes batailles y passèrent. Je ne me doutais guère, lorsque ma jeunesse s'attendrissait sur Poniatowski noyé dans l'Elster... et dans la sauce, que j'avais sous les yeux les débuts d'un grand artiste dont un jour j'esquisserais l'histoire.

Bientôt, l'invention de la lithographie fournit un organe rapide aux idées et surtout aux sentiments des jeunes amis: l'opposition nationale d'alors, et je ne parle pas de celle qui s'est elle-même baptisée la comédie de quinze ans, les trouva convaincus, désintéressés, actifs: on sait à quel point ont été applaudis ces publicistes qui dessinaient les sentiments nationaux en si bon français. Charlet, plus âgé, avait le premier donné au dessin sur pierre le juste degré de fini qui convient à l'improvisation spirituelle d'un croquis accentué. Bellangé, Raffet, l'égalèrent souvent; tous trois sont restés inimitables, car c'est un tout autre procédé que, bien après eux, réussit à inaugurer Gavarni. On lavait aussi, dans ce temps-là, des sépias d'une finesse très franche, et des aquarelles qui contribuèrent beaucoup, par leur expressive et lumineuse vigueur, à la réputation de Bellangé.

Il faudrait pouvoir le suivre de page en page, comme on lit un volume, jusqu'à 1830, puis tout le long du règne de Juillet, et l'accompagner plus avant. En déroulant la chronologie de ses œuvres, on retrouverait, avec

les événements successifs de notre histoire, la trace fugitive de toutes les impressions, de toutes les illusions, de tous les désenchantements et aussi des espérances qui, pendant quarante années, ont fait vibrer les passions publiques. Rien ne serait plus intéressant que de regarder ainsi se dérouler saisissantes et résumées de haut, sous une forme ingénue, toutes nos annales. Leur inspiration ne tarit point; mais tandis que Charlet, en qui domine le caprice et qui n'aime pas à se mettre à la gêne, disperse à son gré de splendides esquisses, Bellangé, que le devoir mène, comprend qu'il faut posséder à fond toute la science de son état et, à ses risques, il sacrifie de faciles succès pour *piocher* obstinément la peinture.

Épris de la beauté morale, son pinceau comme son crayon ira la dénicher jusque dans les scènes burlesques; sa caricature saisira le comique par l'expression et non par la mutilation des formes; le petit drame, désopilant parfois, dirigera vers le cœur une gaieté saine; quelque sentiment fera scintiller la rosée dans les éclats du rire.

Si nous pénétrons dans la vie privée, nous la verrons simple, régulière, honorablement entendue et nullement romanesque; aucune intention de produire de l'effet, point de singularités ni de cascades; l'homme n'a jamais grimpé sur des tréteaux pour mettre l'artiste en relief. On a beaucoup trop exalté, dans les vaudevilles borgnes et dans la littérature zingarelle, le désordre moral comme un attribut du génie! La vérité est qu'une existence tranquille et sagement ordonnée, outre qu'elle témoigne d'un bon sens supérieur, est plus exempte de soucis et laisse à un artiste, à un écrivain, avec l'esprit plus libre, tout son temps pour méditer ses œuvres, pour étudier et produire. Corneille, Racine et Voltaire, Le Poussin, Lesueur et tant d'autres ont vécu avec une régularité respectable, et sans remonter si haut, les deux chefs d'écoles les plus illustres de notre temps, Ingres

et Delacroix, n'ont point alimenté les petites gazettes de leurs pittoresques lubies, ni coupé la queue de leur chien pour effarer les gobe-mouches d'Athènes. Bellangé offrira de même une carrière sereine : qu'on est heureux en la racontant de n'avoir point à glorifier, en périodes byroniennes, la sublime grandeur d'un amas de sottises !

III

Les voilà donc, Hippolyte et Charlet, les voilà travaillant avec ardeur à toutes sortes d'œuvres, l'un par saccades, l'autre avec une activité continue; le plus jeune chapitrant son aîné, celui-ci défendant l'autre contre le si rare écueil de la défiante modestie, et l'encourageant par des louanges. Il faut avouer que tous deux avaient infiniment d'amour-propre; seulement chacun d'eux avait incarné son orgueil dans le cœur de son camarade, d'où il résultait que Charlet, quand il parlait de Bellangé, se montrait singulièrement glorieux, et qu'Hippolyte était un vantard intarissable sur le chapitre de Charlet.

Il en fut ainsi jusqu'à la fin, et Charlet n'existait plus depuis quinze ans, que son *fidus Achates* s'oubliait encore pour célébrer ce talent fraternel. En 1861, j'avais eu l'occasion, dans un article de journal, à propos d'un tableau de Bellangé, *les Deux Amis,* de rendre justice au maître et de signaler les débuts de son fils. Le nom de Gros, que j'avais prononcé, Charlet dont j'avais rappelé le souvenir, firent le fonds de la lettre de remerciement dont voulut bien m'honorer l'artiste : confirmant avec candeur ce que j'avais dit de

cette générosité mutuelle de deux esprits d'élite à s'oublier l'un pour l'autre, Bellangé sobre sur ce qui le concernait, plus tendre, mais calme encore au sujet de son fils, cédait avec une entière complaisance à l'entraînement de l'amitié.

Il m'écrivait : « Vous avez touché deux cordes pour » moi bien sensibles en réveillant les noms de Gros et » de Charlet; combien je suis heureux de cette com- » munauté de sympathies! Oui, monsieur, Charlet trop » oublié déjà en ce temps-ci où l'on vit si vite, Charlet » sera un jour compris et *consulté* comme il le mérite. » Quand la raison aura fait bon marché de ce préjugé » qu'il n'était qu'un talent du moment et des circon- » stances, on reconnaîtra qu'il a dépensé, dans sa vie » d'artiste, plus de verve, d'esprit, de sentiment surtout, » qu'il n'en faudrait pour alimenter une cinquantaine » d'artistes contemporains, et Charlet restera une des » cinq à six personnalités qui, dans l'art, survivront à » notre époque! — Quant à Gros, dont j'ai eu le bon- » heur de recevoir les leçons, la postérité a commencé » pour lui, sa gloire va grandissant; mais, hélas! sa suc- » cession est toujours vacante! Nous faisons de petites » choses sur des toiles de trente pieds; Le Poussin en » faisait d'immenses sur des toiles d'un mètre... »

Pour ce cœur jeune, et que rien de banal ne devait satisfaire, l'heure ne tarda guère à sonner où les camaraderies ne suffisent plus. Bellangé entama le poème de l'amour par le chapitre du mariage, et il s'en tint là. Avec la sagacité précoce de ses vingt-six ans, le spirituel garçon avait su choisir sa compagne, et fixer sous son toit la grâce et la dignité, vertus héréditaires. Heureux et respecté dès sa jeunesse, et recherché toujours, l'artiste concentra sa vie; la prédilection de l'intérieur préluda aux passions de la famille, et circonstance rare qui dépeint tout un caractère, l'époque du mariage marque

dans la carrière de Bellangé un surprenant essor de son activité et de son talent.

C'est peu de temps après, si je ne m'abuse, et quand il était en possession d'une grande renommée jusque dans les provinces où la jeunesse se disputait ses esquisses, qu'il risqua sous les regards du public ses premières toiles, un peu malgré Charlet qui ne songeant pas encore, pour ses compositions, à les *fricoter au gras* comme il disait plaisamment, représentait à son ami le danger, en se lançant dans un genre nouveau, de compromettre une réputation déjà brillante. Notons que, plus tard, c'est à l'exemple, aux encouragements, aux prières de Bellangé que se rendit Charlet, lorsqu'à son tour il aborda la peinture où il ne fit que passer, laissant après lui une sensation qu'on n'a pas oubliée.

Au reste, ni cette divergence des deux destinées, ni les nouvelles habitudes de vivre où s'était rangé Bellangé n'altérèrent sensiblement une amitié si parfaite, et j'en trouve la preuve dans des lettres de Charlet, dont je citerai quelques passages. Elles se rapportent à l'Exposition de 1834, à la suite de laquelle Hippolyte fut décoré, ce qui, pour son camarade, était une grosse ambition.

« Cher ami, je quitte Edmond Blanc; il m'a promis et » *juré* ton affaire et celle de Decamps, la main sur le » cœur. Ainsi, nous aurions bien du malheur si lui et » le ministre étaient frappés d'apoplexie ainsi que le » fut le perroquet de ma femme, qui ce matin, entre » huit et neuf, a rendu le dernier soupir...

» ..... Edmond m'a dit que l'ami Montalivet lui avait » demandé de dîner avec moi et trois ou quatre *philoso-* » *phes*. J'ai jeté sur le tapis la croix de commandeur » pour Gros; mais il faudrait qu'elle fût flanquée de » celle de Gérard; il n'y a rien d'arrêté. Bonjour! »

Bellangé ayant répondu « qu'il n'ose croire à une pareille distinction » et, avec une prudence, un peu su-

perstitieuse peut-être, ayant ajouté: — « enfin, *si cela n'arrive pas...* », le satirique Charlet ne manque pas de relever cette circonspection de bon apôtre. Sa seconde lettre est plaisante: c'est du Charlet bien souligné.

« Chevalier en herbe — et en transes — on ne pourra » te voir jeudi: je vais dîner chez un digne homme dont » je ne puis me dépêtrer. Comme ce : « *si cela n'arrive* » *pas* » est nature! Ah! c'est bien l'expression d'un jeune » cœur sensible à l'honneur, et à des sentiments qu'un » vrai *Frrrançais imperméable* peut éprouver sans rou- » gir de les avouer, et dont il peut être fier puisque » l'honneur est le plus grand des biens!..., etc., etc...

» Je viens *de déjeûner avec le Pouvoir !* J'ai vu, tenu, » palpé ton affaire... Mais le roi a refusé de signer celle » de Decamps. Je suis désolé! Les nominations sont » dans les bureaux, à l'expédition; demain le ministre » signera les lettres officielles, et nous aurons prompte- » ment notre affaire: — J'ai vu, tenu, palpé! »

Ce qui concerne Decamps ne laisse pas que d'être curieux; car il est rare que les rois se refusent à signer une promotion présentée.

Cette année-là, Bellangé avait exposé une scène de nuit, la *Prise de la lunette Saint-Laurent* au siège d'Anvers, et un *Retour de l'Ile-d'Elbe* où l'on voit déjà reparaître, ressuscités par la mémoire, les premiers souvenirs de l'adolescence. Cette faculté-là, chez notre peintre, est singulière ; elle explique seule le degré surprenant de réalité où il a pu atteindre en précisant après coup sur ses toiles les scènes, les costumes, jusqu'aux figures et aux expressions dont, en son enfance, et en déchiffrant le mouvement des rues, il avait été frappé.

Pour un soldat, et ces bardes de l'armée sont-ils autre chose, la croix d'Honneur n'est pas une vaine politesse. Se sentant *obligé* davantage, Bellangé sacrifia de plus en plus à la peinture; mais dans notre beau pays, où à me-

sure que l'art s'élève ses profits diminuent, il faut songer parfois au métier. Le ménage se peuplait, et l'hospitalité en était le luxe : trois beaux enfants à élever sont un intérêt qui commande. Cependant, déposer le pinceau, se remettre à battre monnaie avec les couleurs à l'eau et la lithographie !... Voilà comment il se fit qu'en 1836, sollicité par l'attrait d'une aimable famille, devenue la sienne, Hippolyte Bellangé concilia tout, en acceptant à Rouen, dans le pays de sa femme, la place de directeur du Musée. On fit valoir, pour les enfants l'air salubre de la province, l'atelier champêtre au fond d'un jardin, et les sympathies qui accueilleraient l'artiste renommé. Bellangé séduit accepta la succession de Garneray, le peintre de marines, et il resta dix-sept années dans ce demi-exil, jusqu'au moment où Court vint le remplacer en 1853.

Ces emplois provinciaux sont en général des retraites: les malmenés de la gloire s'y cloîtrent comme jadis aux carmélites les coquettes en ruine. Bellangé y arrivait jeune, recherché, à l'aurore de sa réputation, aux jours les plus vifs de son esprit, de son bonheur, de sa gaieté. Mais la famille et l'art devaient lui suffire, il le savait; puis les talents qui ne sont asservis ni à l'imitation, ni à la mode, peuvent impunément s'isoler en province.

C'est là, dans cette maison hospitalière qu'il s'était faite à la rue du Champ-des-Oiseaux, en mariant aux pommiers et aux treilles trop vertes, les roses, les trèfles, les campaniles et les bas-reliefs de Saint-Macloud, lianes moulées qui se jouaient avec les autres, c'est là qu'avec une ardeur exclusive il se consacra tout à la peinture; c'est de là que sont parties les grandes toiles pour Versailles et nos principaux musées, les épopées de *Wagram,* de *Fleurus,* de *Marengo,* de *Waterloo;* de *Mouzaïa;* on dénombrerait une douzaine des plus importantes.

IV

A ce moment la carrière est, non pas à son apogée, car ce talent a monté jusqu'au dernier jour; mais la vie s'est assise, la physionomie s'est accentuée : l'homme nettement détaché dans son cadre est entouré sans être envahi, les témoignages abondent : franchissons ce seuil où nous captive un tableau d'intérieur.

C'est fête au logis; les enfants se trémoussent et veulent se rendre utiles, la mère de famille les suit des yeux en souriant; le patron, qui a déserté l'atelier de bonne heure, va de l'un à l'autre, jetant en plaisantes boutades les éclairs d'une agitation qui lui a fait quitter son chevalet. On attend deux ou trois amis parisiens, des compagnons d'autrefois; l'heure approche, et l'impatient artiste voudrait déjà courir au-devant d'eux. Par manière de passe-temps, il ajoute quelques astragales et quelques festons aux décors improvisés du jardin.

Nos artistes arrivés, et réunis à quelques convives d'élite, avec un ou deux journalistes pour pimenter la conversation, après la visite à l'atelier où Bellangé soumet ses ébauches et prend l'avis de ses confrères, on se met à table, et voici les souvenirs du bon temps, les bons mots, les saillies qui jaillissent. Hippolyte, en ces occasions, était tout petillant de jeune et sympathique joyeuseté; mais parfois, vers la fin, quand l'entretien se nouait, et qu'à force de parler des célébrités de l'art actuel, on arrivait à discuter, à déprécier parfois (amateurs et auteurs ont leurs passions), c'est alors que la générosité de Bellangé et sa verve étant allumées, la discussion fournissait à son éloquence naturelle d'admirables plai-

doyers en faveur des artistes combattus. Avec la sagacité d'un esprit prompt à s'assimiler la pensée d'autrui, il expliquait, il justifiait, il définissait, dans de remarquables improvisations, les conditions, les mérites de chaque école. Attaquer en sa présence des talents distingués, c'était leur préparer des triomphes. Qui ne l'a écouté défendre ainsi, non seulement Horace Vernet, Prudhon, Heim, Raffet, Géricault, Decamps et tant d'autres, mais ses rivaux les plus directs, mais la jeune et brillante phalange de nos paysagistes, et parfois, dans le même entretien, M. Ingres contre les sybarites de la couleur, et Delacroix contre les ascètes de la ligne et du dessin! Quant aux maîtres anciens, c'était un culte: à ses yeux, renoncer à les juger c'était déjà un progrès, le but étant d'arriver à les comprendre. Tout se passait d'ailleurs avec entrain; sa verve comme sa brosse procédait par touches; mais tout coup porte chez ces esprits de prime-saut, qui font foin de disserter et ne retiennent que des résumés fermes. Il s'était fait, depuis sa jeunesse, en compagnie de Charlet, quelques aphorismes qui portent leur date; l'un d'eux était : « Trois pestes à fuir: les bavards, les critiques et les *hypocondres!* »

Une de ses joies était de signaler des premiers les talents en germe qui venaient à jeter dans l'ombre une première fleur. Les expositions rouennaises, qu'il organisait, avaient pour ce motif un double attrait à ses yeux. Il aimait à rappeler que, le premier, il avait démontré dans un tableautin *peu voyant* des qualités solides, et fait décerner la première médaille qu'elle ait reçue à une jeune fille ignorée qui devint Rosa Bonheur, et qui, jusqu'à la fin lui écrivait: « Votre ancienne médaillée de Rouen ».

Le soir venu, madame Bellangé, excellente musicienne, ouvrait le piano, et pour mettre en train le concert, notre artiste secondé quelquefois par sa fille

chérie, abordait un duo, une romance, un grand air au besoin avec aussi peu de timidité que de prétention : sa jolie voix de ténor avait une sonorité pénétrante ; il ne savait pas une note, mais sa mémoire était prodigieuse, son goût inné ; il chantait comme Garat et les rossignols, ces élèves du bon Dieu qui révèlent les secrets des méthodes.

Enfin la soirée s'avance, et le patron de la case prend des allures sournoises qui font deviner un coupable et pressentir des surprises. Un de ses bonheurs était de machiner en secret les préparatifs d'une loterie dont il dessinait ou peignait tous les lots, après s'être longtemps à l'avance édifié sur les goûts de ses invités. Il va sans dire que les billets étaient pipés et que chacun gagnait *par hasard* ce qui lui plaisait le plus. C'était comme un fait exprès ! Et de s'étonner, le coupable bien plus que les autres...

Son penchant à donner ses œuvres, comme un causeur aimable prodigue son esprit, témoigne d'une facilité extrême. Un jour à Divonne, près du lac de Genève, il rejoint son fils Eugène qui ébauchait une étude, d'après une cour de ferme où un paysan rentrait des bottes de paille. Bellangé considère un instant ce campagnard et lui dit : « Vous avez servi, et dans l'infanterie ?

— Aux grenadiers de la garde ! »

Aussitôt de s'informer s'il a fait campagnes, et s'il connaît le général Mellinet ; car lorsque Bellangé pouvait happer un éloge pour ses amis, il ne s'en faisait faute. Tandis qu'on causait à bâtons rompus, Hippolyte Bellangé avait ouvert son album : des couleurs étaient auprès de lui ; en moins de vingt minutes, il interpréta le ci-devant grenadier en anti-datant de quelques années son physique, dégagé de la lourdeur de l'embonpoint, des habitudes rustiques, et *ficelé* avec son ex-tournure, dans son grand uniforme. « Tenez, dit-il au paysan stu-

péfait, cela vous rappellera le bon temps et un ami de votre général! »

Inutile d'ajouter qu'un homme si friand des occasions de plaire devait être disposé à rendre service. Ce qu'il a distribué en lots de bienfaisance est prodigieux. Il lui arrivait même d'organiser de son chef, des œuvres de charité dont il faisait les frais, et c'est ce qu'il imagina en 1848, pour les pauvres choristes du théâtre rouennais qui, tout l'été, avaient chanté comme la cigale. Bellangé fit un grand dessin relevé d'aquarelle, il le mit en loterie et dirigea l'entreprise qui fut extrêmement fructueuse. Le dénouement de cette aventure *fit bruit dans Landernau.*

Peu de temps après, vers minuit, l'heure des crimes, comme toute la famille Bellangé était profondément endormie, le jardin est envahi par des ombres silencieuses. On aurait vu, sous quelques vêtements sombres, scintiller des armes étranges. Peu à peu les groupes se multiplient et s'avancent, une population les suit: c'est une bande toute entière... Alors, des torches s'allument, les instruments tonnent, et le chœur de la *Bénédiction des poignards* attaqué avec un entrain formidable, et chanté juste, réveille en sursaut les hôtes et le quartier...

C'était, on ne l'ignorait point, le morceau favori du peintre, épris d'une admiration enthousiaste pour l'opéra des *Huguenots.* Il avait donné un dessin; ces pauvres artistes lui rapportaient un croquis de Meyerbeer, et toute la ville avait voulu les suivre pour joindre ses acclamations au nocturne concert.

Pendant ce temps-là, dans la ruche, tout s'agite et s'empresse; la maison r'ouvre les yeux; on s'habille à la hâte, portes et fenêtres sont illuminées et béantes : Bellangé met sa cave au pillage.

C'est ainsi que bercée dans la douce sécurité que procure la certitude de l'affection générale, cette famille se laissait vivre, heureuse comme il n'en fut guère

et, comme dans les carrières où l'amour-propre est en jeu, il n'en existe plus aujourd'hui. Avec sa modeste fidélité aux sentiments populaires, et la culture d'un esprit qui se partageait entre l'art et la lecture, avec la satisfaction de ses succès inespérés toujours, et son absence complète de toute vanité, retranché dans l'amour des siens, immuablement rasséréné par la plus philosophique indépendance, Hippolyte Bellangé, admirant ce qui est bien, se raillant des ridicules et sympathique aux hommes, fier de sa patrie et de son époque, aussi exempt d'ambitions que d'envie, jouissait, privilége des plus sages, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est beau, sans que les effets du mal parvinssent à l'éclabousser.

Trop captivé par le bonheur du logis, il ajourna bien des voyages et n'eut jamais le courage de s'éloigner du port. Il ne vit donc, outre cette Normandie devenue bien chère (la terre natale de ce qu'on aime est une seconde patrie), il ne parcourut guère que la Suisse et les bords du Rhin. En 1832, il esquissait les pêcheurs d'Étretat, — un désert alors, — et ces pittoresques enfants, *frutti di mare*, qui sautillent comme des mouettes, à Dieppe, au Tréport, parmi l'écume des plages. Il laisse aussi, dans des croquis précieux, les notes de ses excursions parmi les paysans et les soldats du pays badois. Le désir d'instruire son fils le conduisit jusqu'en Belgique où ils étudièrent ensemble et Van Dyck, et Rubens; mais Bellangé n'alla pas plus loin. Peintre de nos guerres, il emporta le regret de n'avoir jamais vu l'Afrique; artiste, il garda jusqu'au dernier jour l'espérance de contempler l'Italie.

Son émigration dans la capitale normande avait été un acte d'abnégation et de dévouement aux vœux de sa famille; mais les dernières périodes de ce séjour furent at-

tristées. Des revers de fortune atteignirent ses plus proches, l'honorable famille à laquelle il s'était allié. Il ne voulut pas que, même dans les plus justifiables infortunes, un nom inscrit au plus pur de son cœur risquât d'être en souffrance un seul jour. Son avoir y passa, quatre-vingts mille francs à peu près; pour cette âme stoïque, ce ne fut rien! Mais, Bellangé perdit à Rouen sa mère; on sait comment il aimait les siens; puis, déchirement plus cruel, un de ses enfants. Dès lors, le ciel normand se fit sombre, la retraite devint un exil, la pesanteur du vide atteignit cette solitude, et l'on songea à regagner Paris.

Ce retour avait des motifs plus sérieux; je les trouve exposés dans une lettre de Bellangé aux Rouennais qui, près de le quitter, en mémoire de son séjour en leur ville, lui avaient offert une coupe d'Honneur.

« ... Maintenant, mes amis, que le gouffre est comblé, il me faut songer à reconstruire dessus. Cette petite construction, si modeste que je la désire, ce n'est point ici, c'est à Paris seulement que j'en peux trouver les matériaux, et je vais consacrer le peu d'années qui me restent à cette tâche dictée par la raison et le devoir. »

Le devoir, la raison, suprêmes lois de sa vie, comme la famille en fut le soutien et la joie! Il abandonna donc ce jardin, où sous son aîle avaient grandi ses enfants, et il rapporta dans ce Paris constamment regretté, sa bibliothèque studieusement amassée, ses pénates et ses dieux lares, Géricault, Charlet, Napoléon Ier, celui-ci couronné d'un laurier, trois portraits qui jamais n'ont quitté son atelier où ils sont encore, moins vivants que son souvenir.

Remis en pleine terre natale, Hippolyte Bellangé refleurit, retrempé, fécondé par une sève nouvelle. La jeunesse, la gaieté lui repartent du cœur; il retrouve ses amis, sa petite maison de la rue de Douai est festoyée, et

l'immédiate suppression de dix-sept ans d'absence, un de ces raccourcis du passé dont Paris a le secret, rend à l'artiste les flammes de son activité première.

Bientôt les victoires de la France, arrachée par la guerre de Crimée aux torpeurs de la paix, transportent d'enthousiasme le peintre des batailles. Comme ces oiseaux de mer qui, sans déchaîner les vents ni tenir la foudre, prêtent les aîles à l'orage et se mettent à planer dans les tempêtes, Bellangé électrisé entra en campagne avec exaltation. Pour dénombrer ses conquêtes, il faut le suivre au vol : Deux combats *à Magenta*, *le Bataillon carré*, *le Salut d'adieu*, *les Embuscades russes*, *l'Officier en permission*, *l'Inventaire d'une casemate russe*, *l'Assaut de Malakoff*, *la Bataille de l'Alma* signalent cette patriotique efflorescence d'activité. Ajoutons qu'ensuite la trève fut courte; car la guerre d'Italie remit une dernière fois l'artiste en généreuse et féconde ébullition. Mais, pour un moment, arrêtons-nous au plus beau fait de la campagne, au point culminant de cette carrière, marqué par un jalon, le tableau des *Deux Amis* sur lequel nous reviendrons, et asseyons-nous, tournés vers le passé, pour contempler dans l'aspect général des œuvres le chemin parcouru.

V.

L'antagonisme de l'esprit et de la matière qui sépare les philosophes en deux partis trouve à s'exercer jusque dans les arts. Chacun vise à la perfection : mais les uns la demandent uniquement à la supériorité de l'exécution matérielle; les autres, persuadés qu'il ne suffit pas

de frapper les sens, cherchent à s'élever au-délà et prétendent exercer une action sur la pensée. Pour les premiers, la théorie de l'art pour l'art étant une loi, la science des procédés est le but; pour les seconds, à travers des espaces, un peu nuageux parfois, il faut atteindre à l'idée et considérer la peinture, non comme un but, mais comme un moyen, comme un langage pour faire entendre ses pensées. Ces divergences ne tiennent nullement à un parti pris; elles procèdent de la prédisposition innée des organisations.

Quelle sera la fortune de ces deux écoles opposées? Elle dépendra, dans chaque siècle, de la direction des tendances générales. Aujourd'hui, la syrène qui enivre par les éblouissements des effets et des surprises, obtiendra une faveur plus prompte et plus chaleureuse. A la muse plus sévère, qui aspire à enseigner, à chanter, à raconter, revient une tâche plus difficile : sa destinée n'est pas d'éblouir; mais son œuvre vivra plus longtemps.

Lorsque, compliquant encore les austères conditions du genre, un artiste se propose en outre, comme l'ont fait Hippolyte Bellangé et quelques autres, d'agir sur l'opinion publique et de défendre une cause, il est contraint à subir des obligations assez dures. Sevré des inventions théâtrales qui singulariseraient des œuvres dont le lot est de rester simples pour paraître sincères, contraint même de rejeter, par une vigilance incessante, les poses, les gestes de convention tout monnayés de siècle en siècle à l'usage commun, mais qui sous le costume actuel trahiraient leur fausseté, ce peintre est tenu à continuer le spectacle du monde et de la rue. Il pose inévitablement en regard de ses modèles; ce contrôle est là toujours, et pour une portion très essentielle, le premier venu peut, avec pleine lumière, se constituer son juge.

Il faudra donc (je ne saurais trop insister), qu'un tel artiste se façonne un langage, que sa peinture soit écrite en un style point figuré, mais précis, intelligible, clair : les touches sont des mots, les traits du visage concourent à des physionomies observées, les personnages racontent leur comédie personnelle...

Soumis à ces épreuves et considéré à ce point de vue, Bellangé apparaît pourvu d'une volonté extraordinaire : c'est d'ailleurs le trait saillant des hommes qui vivent sans incartades ni reproche, conduite qui exige une forte détermination. On reconnaît aussi en cet artiste, absolument identique à son œuvre par ses mœurs privées, condition primordiale du succès dans cette secte de l'art, on reconnaît, dis-je, en Bellangé, une originalité sans recherche, dont il n'est redevable qu'à sa propre nature.

Examinez, et de près, au musée du Luxembourg, cette *Revue au Carrousel,* où des troupes qui, vers 1810, viennent de défiler devant l'Empereur, sortent des Tuileries. Il y a là, derrière un tambour-major que Lavater eût moins bien défini, une rangée de vingt tapins alignés de biais et battant leur caisse. Les vingt petites figures sont des *types;* on a connu ces gens-là, on devine leurs pays d'origine, ce qu'ils pensent ou ne pensent pas; ce sont des hommes de tous les temps et des tambours de ce temps-là, importants, narquois, résolus, et qui ont *roulé* sur toutes les places de l'Europe. Parmi les spectateurs, vous distinguerez les provinciaux des Parisiens; les gamins qui se débraillent et cabriolent, et qui marquent le pas à la suite, sont, dans le naturel de leurs mouvements, saisis au vol : rien n'a posé dans les sculpturales vulgarités d'attitudes qu'on improvise à loisir sur un escabeau d'atelier; vous tireriez, devant ces galopins animés par un régiment qui passe, l'horoscope de chaque marmot! Dans un coin de la foule, il y a un quidam furieux, comiquement sombre et pressuré;

c'est un jacobin fourvoyé qui proteste : pas moyen de se méprendre à l'expression de cet échappé des réactions thermidoriennes !

Dans le *Retour de l'île d'Elbe,* un épisode du dernier voyage triomphal, Bellangé a introduit un vieux grenadier qui, l'armée traversant son village, sort des rangs et vient présenter à l'Empereur son vieux père, un soldat de Fontenoy. L'octogénaire, une tête de l'ancien régime, est accablé de respect devant le jeune dieu de son fils grisonnant ; il voudrait s'incliner militairement, mais la nature pèse et le courbe et l'écrase. Rien de comparable à l'expression naïve, respectueuse, innocemment suppliante et presque enfantine du grognard attendri ! Il adresse, timide, à l'Empereur, le modèle du sourire qu'il implore pour ce vieux père vénéré, et ce rayonnement de candeur est d'autant plus exquis que, d'ordinaire, on le comprend de reste, le masque de ce troupier doit être terrible. D'ailleurs, rien de sentimental : la scène est relevée par la ferme profondeur de l'observation. L'Empereur est à cheval, préoccupé ; il a compris ; son salut est rapide comme une concession proportionnée à la popularité qu'elle rendra : à cette heure, on a d'autres affaires... Il y a là le maire, les adjoints, les gros bonnets, puis le menu peuple tout à l'enthousiasme ; mais plus haut, on discerne des visages politiques, avec des masques de respect un peu équivoques. Observez surtout deux curés : l'un est tout en adoration naïve ; l'autre, pas trop fâché d'avoir vu cela, étudie l'homme et le compare à des préjugés intimes. Il apprend par cœur cette tête impériale pour se la rappeler et la pourtraire ; on ne sait trop si ce sera en beau.

Dans l'*Épisode de la retraite de Russie*, cette science de peindre les âmes s'élève à la sublimité. Perdue dans la neige des déserts hyperboréens, l'armée s'émiette en groupes épisodiques. Une vivandière en haillons, une

traînée de soldats démoralisés, blessés, faméliques et perclus, suivent, tel qu'une colonne lumineuse un vieux soldat d'Égypte, chevronné, ridé, éclopé mais raide, le front et les membres habillés d'appareils et de bandelettes, couvert de haillons, exténué mais calme, accablé du malheur de tous, à qui la vie échappe, et qui n'espérant plus rien, encourage et soutient tout le monde. Il ne peut plus sourire; son œil, où il craint qu'on ne lise, est replié en lui-même; mais toute la dignité du devoir et du courage résistent, et prêchent d'exemple sur les traits de ce héros ascétique de la résignation militaire....

Ces expressions-là, comme ces morales et ces poésies, appartiennent bien à Hippolyte Bellangé, et n'ont été réalisées complètement que par lui seul. Pour n'y rien laisser d'indécis, il faut pénétrer fort avant dans l'étude des choses : ce que Charlet a souvent indiqué et fait pressentir, Bellangé, à l'aide du pinceau, le creuse, le précise et l'achève. C'est là qu'est sa valeur propre, et la portée très distincte de son talent. Il savait, il méditait; aussi, la peinture lui donne-t-elle toute la liberté, toute la puissance qu'elle enlevait à l'autre. Ses procédés, son style, il les a créés, assimilés à son inspiration et, malgré l'analogie des sujets qui risque d'illusionner les esprits superficiels, Hippolyte Bellangé, par le caractère, par la nature de l'exécution, me paraît différer de Charlet autant que l'un et l'autre s'éloignent d'Horace Vernet par la philosophique préoccupation de l'homme intérieur.

Pour caractériser, avant de passer outre, ces deux esprits jumeaux avec des caractères si différents, Charlet et Bellangé, frères d'armes enrôlés dans la même milice, et par des efforts divers servant la même cause, qu'il me soit permis de faire remarquer à quel point leur extrême indépendance de toute extérieure influence et de toutes les manières qu'ils ont traversées, rend plus étrange encore et moins préméditée la continuité de leurs ana-

logies naturelles. Depuis le temps où, dans son admirable collection des *Souvenirs militaires,* en 1833, Bellangé revêtait ses dessins d'un sentiment harmonieux de la couleur, depuis ses plus anciennes lithographies jusqu'aux *Scènes émeutières de* 1830, Bellangé s'appartient pleinement. Au reste, plus son œuvre est étudiée, et à mesure que le fini du procédé lui permet de préciser davantage et d'en dire plus long, sa personnalité s'accentue plus distincte. Les émouvantes illustrations de certains ouvrages de librairie, *l'Histoire de la Révolution française,* et surtout le poème de *Napoléon en Egypte* par Méry et Barthélemy, série de gravures sur bois d'une extrême finesse, nous montrent la supériorité de Bellangé dans l'art de distribuer ses compositions. Cette supériorité est plus éclatante encore dans les grands sujets de bataille où, problème difficile, il faisait de la vérité stratégique une chose d'art.

Dans la peinture, où l'auteur si fécond de *la Bataille de Wagram,* toile saisissante et restée célèbre, se présente tel quel, lui-même, et absolument isolé, dans la peinture, dis-je, Bellangé a porté très loin la préoccupation d'être avant tout vrai, clair, simple de ton, afin de détacher le dessin, l'intention, le relief, et de ne point distraire par des sensations vaines un spectateur appelé à se pénétrer des formes pour saisir l'esprit des compositions. Chez les dessinateurs et les compositeurs savants, cette sobriété est coutumière, et c'est un instinct qui la conseille. Elle est préférable au danger d'exposer des peintures à pousser rapidement au noir, pour avoir été montées trop haut dans l'intérêt de l'effet. Sans remonter jusqu'à la première toile de Bellangé, qui date si je ne m'abuse de 1827, et qui représentait un *Épisode de la Campagne de France,* jetez les yeux sur des tableaux éprouvés déjà, comme *la Harangue du maire, la Bataille de Marengo, Ocana, la Corogne,* qui ont plus de

vingt ans, *la Prise du teniah de Mouzaïa* qui remonte à 1841, et *la Bataille de Fleurus* exposée en 1836: vous verrez qu'en gardant leur lucidité et cette transparence qui permet de tout déchiffrer sans peine, ces peintures, un peu dorées par le ranci des huiles, se réchauffent sans charbonner outre mesure, et se sont tranquillisées dans une teinte locale, qui n'est pas sans charme.

Défenseur fréquent et passionné de la théorie de l'art pour l'art, qui a eu sa raison d'être aussi, à l'aurore d'une génération exposée au danger de ne plus savoir peindre, j'en arrive à réfléchir sur bien des merveilles *démodées*, plongées dans la suie et devenues inintelligibles. C'était peinture d'imitation; car ces qualités d'exécution matérielle qui ne séduisent que pour un temps nous arrivent de l'étranger. L'intention dramatique, la portée spirituelle et, disons-le, *littéraire,* le rayonnement de l'âme éclairant et vivifiant le spectacle, voilà, soit à tort, soit à raison, ce qui est la marque française et l'estampille de notre société.

Mais, par les préjugés qui courent, quand vous mettez en relief ces dons de l'esprit, l'observation assidue de la nature, la recherche des expressions, de la vérité historique, toutes ces facultés dépensées à chanter la patrie, à rendre les esprits meilleurs, à charmer en instruisant, « c'est bien! objecteront les adorateurs de la pâte, les superstitieux de *l'objectivité,* les fanatiques de l'exécution réaliste ou flambante; c'est bien; c'est tout ce qu'on voudra; mais *ce n'est pas de l'art!* »

Oui, ils iront jusque là; et j'ai vu l'argument grimper, de l'école de M. Ingres jusqu'aux chambres de Raphaël...

Un vigoureux et charmant peintre du siècle dernier, Chardin s'avisa certain jour de camper son chevalet chez un boucher qui venait de saigner un porc, et de peindre avec l'ardent appétit d'un endiablé coloriste cette bête

saignante et éventrée. » Voilà, s'écrieront-ils tous devant cette toile, voilà de la vraie peinture ! »

Et leur appréciation sera d'une incontestable justesse. Seulement, ne serait-il pas regrettable que la portée, que la perfection de l'art eussent pour infranchissable limite la rutilante et splendide réalité de ce pourceau !..

VI

Si cette étude était destinée à être offerte au public isolée d'une liste des principaux ouvrages du maître, si le souvenir de tant d'inspirations nobles ou charmantes n'allait être ravivé par une double exposition des œuvres de Bellangé, on aurait dû analyser en détail quelques tableaux remontant à des époques ou à des idées diverses. Mais, outre que dans cet œuvre considérable, la valeur soutenue des morceaux et l'intérêt répandu sur presque toutes les toiles rendraient la tâche bien prolixe, le public, qui aime à découvrir lui-même et à juger sans auxiliaire, nous saura gré de nous borner à résumer la portée de cette carrière ainsi que l'impression résultante de tant de travaux, dans la discussion des idées générales qui s'y rattachent d'une façon immédiate.

Parmi les pages importantes d'Hippolyte Bellangé, après sa réinstallation à Paris, je rencontre, depuis la fin des deux grandes guerres du règne actuel, outre les toiles déjà mentionnées : *le Bataillon carré, un Combat de rue à Magenta,* la fameuse charge *les Cuirassiers de Waterloo, l'Escadron repoussé, un Épisode de Solférino*, enfin, le mélancolique dénouement de l'épopée, le chant du cygne pour notre peintre : *la Garde meurt...*

L'apparition d'une toile hors ligne partage ce laps de douze années en deux parties à peu près égales. J'ai promis de revenir sur le tableau des *Deux Amis*, date précieuse dans la biographie d'Hippolyte Bellangé, une des conceptions où son talent et la nature de son esprit se sont le plus nettement accentués. Comme ce tableau n'est plus en France, où il aurait dû rester, on nous permettra de rechercher, dans quelques lignes publiées en 1861, des indications plus précises: « .....Il s'agit d'une » élégie militaire. Deux jeunes lieutenants, deux amis » frappés ensemble devant Sébastopol, ont expiré l'un » près de l'autre en se serrant la main. La bataille finie, » un commandant, suivi d'un adjudant, fait enregistrer » les morts, et la civière attend pour les emporter. Les » soldats de corvée, leurs manches de chemises retrous- » sées, sont là : l'un assis sur le brancard, fume sa pipe » avec l'insouciance d'un troupier qui fait bon marché » de la vie; l'autre regarde avec une émotion contenue » le groupe étendu sur le sol. Ses bras, ses mains d'ou- » vrier sont dessinés et modelés avec une vigeur magis- » trale qui fait songer au *Maréchal ferrant* de Géri- » cault. L'expression à peine troublée du commandant, » moins comprimée sur les traits du capitaine, traduit un » combat entre la stoïque dignité du chef, et une com- » passion qui ne doit pas se laisser lire.

» Quant aux deux amis, l'abandon des attitudes rend » comme un écho de leur pensée dernière. La figure du » plus jeune inspire une tendre pitié; la main pendante » est modelée avec amour et avec intention. C'est une » petite main blanche et patricienne; l'autre est rude et » bronzée : fidèle à ses idées jusque dans le détail, c'est à » l'intime union d'un gentilhomme avec un enfant du » peuple que Bellangé veut nous intéresser. Il n'y a là ni » sensiblerie, ni têtes d'expression selon la formule ba- » nale; tout est naïf et profond, tout est rude comme la

» guerre, et délicat comme le cœur.... Pour ces hommes
» qui, comme notre Bellangé, dans leur enfance ont es-
» quissé au passage, en fripant l'atelier de l'auteur de
» Jaffa et d'Eylau, les derniers géants de l'Iliade impé-
» riale, les gens de guerre sont des demi-dieux familiers;
» pour travailler à leur apothéose, il faut remonter par
» la candeur à la simplicité d'Homère. »

Cette toile, on l'a laissée partir; un noble amateur, le duc d'Hamilton l'a acquise pour sa collection d'Angleterre. Bellangé, quoique fier d'un tel suffrage, fut on pourrait dire, *légendairement* attristé, comme si ses *Deux Amis* avaient été envoyés captifs *sur les pontons.*

Ce tableau est un de ceux où l'artiste a le mieux montré la liberté et la diversité de ses ressources en l'art de composer; cette habileté à mettre en scène, il l'a possédée de plus en plus jusqu'à la fin. Quand il s'inspirait d'un récit d'histoire, vous n'aviez pas besoin du *livret* des expositions: il serrait la réalité de si près que le sujet était reconnu dès le premier coup d'œil. Comme preuve, on citera la *Charge des Cuirassiers à Waterloo,* que le peintre avait vue dans la magnifique description des *Misérables.* Pour qui a lu, non seulement ce livre, mais une relation quelconque de la tragédie de 1815, le lieu, l'heure, la péripétie se retracent soudain à la pensée devant la toile du peintre.

Nous remarquerons encore, à propos du tableau des *Deux Amis,* que, tout en idolâtrant la gloire et le pittoresque des batailles, Bellangé est de son temps par la compassion et par le philosophique sentiment de l'humanité. C'est volontiers au profit des idées pacifiques qu'il offre le spectacle des maux de la guerre, témoin: *l'Épisode de Solférino, les Adieux, le Retour, le Dernier salut, le Soldat mourant à la tranchée,* la navrante misère de *la Déroute de Russie,* et tant d'autres sujets abordés soit dans les aquarelles, soit dans les lithographies qui s'emparaient en naissant de la popularité.

Le succès unanime et sérieux du tableau des *Deux Amis* fut officiellement reconnu par une récompense publique; c'est à la suite de son apparition en 1861 qu'Hippolyte Bellangé fut nommé Officier de la Légion-d'Honneur. Il se fit à cette occasion, autour du peintre, comme un tumulte d'applaudissements, d'allégresse et d'affection, qui lui rendit un dernier souffle de sa verve, de sa gaieté, de sa juvénile vaillance. Or, toutes ces alertes du cœur se concluaient par de nouveaux efforts de travail.

De vieux amis, ce cordial de l'âme, l'entouraient et partageaient ses joies, en attendant l'heure de soutenir son courage. C'étaient, parmi les plus intimes, Jules Queval son gendre, le chevaleresque et bon colonel de La Combe, l'historien de Charlet; La Combe, qui nous a quittés trop tôt et qui, soldat de Waterloo et colonel d'artillerie à trente-cinq ans, avait brisé son épée en 1830 pour se venger, par la fidélité, de M. le Dauphin qui l'avait méconnu; c'étaient, l'excellent Davin, si serviable autrefois quand il était placé en trait d'union entre les vœux des artistes et les bourrades du bienfaisant et loyal de Cailleux; c'étaient, Justin Ouvrié, si fidèle portraitiste de nos sites célèbres; Gengembre, un des vigoureux champions de la peinture équestre; Bry, Delarue, Eugène Lepoittevin, plus modeste que son talent depuis si longtemps sur la brèche, et Mène, le sculpteur d'animaux, qu'il suffit de citer, et qui fut aussi l'ami des dernières heures... Puis, quelques intimités choisies et flatteuses, puisées aux premiers rangs de notre armée: il me suffira de citer Mellinet, l'ami des jours heureux de cette heureuse vie... Quand leur liaison débuta, le héros futur de Crimée n'était que lieutenant.

Ils ne s'étaient pas revus depuis la création des tirailleurs de Vincennes (et tous deux alors étaient jeunes et superbes), lorsqu'au retour de Sébastopol, le général

vint montrer à son peintre la splendide balafre dont le dieu Mars l'avait décoré: « Pour revoir ce que j'ai vu, s'écria-t-il en l'embrassant, je donnerais bien l'autre joue ! »

A la date du 3 juillet, le lendemain de sa promotion au grade d'Officier, Bellangé reçut de l'illustre général une vraie lettre de camarade et d'artiste, naïve et sans apprêt : « J'ai la joie au cœur de l'heureuse nouvelle ! A » la bonne heure, voilà de la justice, de la vraie justice; » aussi, mille bravi ! Battons aux champs sur toute la » ligne; présentons armes au plus vaillant, au plus spi- » rituel des peintres, au meilleur des hommes, au doux, » au malin, au *bel* Hippolyte ! Votre vieux contempo- » rain (pardon de l'injure), votre ami très dévoué... et » très balafré, Emile MELLINET. »

Ainsi que tous les esprits indépendants, Bellangé avait l'amour de l'ordre et, comme les véritables amis de la liberté, qui n'attendent rien des malheurs publics, il avait en horreur les révolutions, ces cascatelles de tyrannies successives. Il demanda peu, ne se plaignit jamais, et ne songea pas un seul instant à se préparer des chances pour l'Institut. Ses glorieux camarades d'études, Decamps, Charlet, Roqueplan, Ary Scheffer, n'y avaient pas songé davantage.

Il parlait avec une reconnaissance émue des faveurs dont l'avaient honoré les princes de la famille d'Orléans, avec enthousiasme de l'héritier des traditions et des grandeurs impériales qui avaient enflammé sa jeunesse. Au reste, Napoléon III sympathique à des talents qui, aux jours d'exil, n'ont pas trop mal servi sa cause, a *personnellement* acquis quelques toiles de Bellangé : *la Revue au Carrousel, la Harangue du maire,* et *les Guides de l'Empire.*

VII

Jusqu'à 1863, notre artiste conserva sans mélange tout l'entrain de sa gaieté, qui seule en lui devait fléchir. Dès que, par de vagues sensations atteignant une santé jusque-là robuste, Bellangé se sentit averti, loin de s'abattre, il redoubla d'ardeur pour tout ce qui lui avait été cher, ses enfants, ses lectures et ses amis. En même temps, plus que jamais il se plongea dans le travail. Et lorsque décidément, et de bien loin, il sentit que la mort commençait à creuser une mine, mettant en pratique cette force morale qu'avait prêchée le peintre des devoirs militaires, il n'alarma personne et réserva pour lui les déchirements de son secret.

Seulement, son âme se fit triste, tandis que, spiritualisé de plus en plus, son esprit éclairait d'une vie plus grande des travaux exécutés avec une célérité croissante, par un corps affaibli. La famille était devenue la source de ses uniques distractions, et les anges du foyer, pour charmer ce radieux crépuscule, empruntaient les chants célestes de Weber, de Beethoven et de Mozart. Il ne savourait plus que ces sources pures.

C'est au terme de sa carrière, à l'avant-dernier automne, sous les ombrages de Neuilly, et plus tard encore sur son lit dont il ne devait plus sortir que, d'après *le Conscrit de* 1813, par Erckmann-Chatrian, il enleva, à la plume une douzaine de compositions, ordonnées, mouvementées, jetées à l'effet avec une énergie claire et saine que peu d'artistes ont atteinte.

J'arrive au terme de cette notice : on me pardonnera d'avoir trop cédé peut-être à l'attrait d'une étude qui m'a paru nouvelle. J'avais à classer un talent très fertile, intimement lié à l'histoire nationale, et qui restera, autant par sa supériorité matérielle, que parce qu'il retracera à nos neveux toute une moitié de notre siècle. Le sujet offrait plus encore : il m'appelait, occasion rare, à montrer un artiste ne faisant qu'un avec son œuvre, celle-ci devenant l'expression des sentiments d'une âme élevée. Enfin, et par suite, j'avais à mettre en relief une physionomie très particulière, à peindre ce qu'il y a de moins commun : à côté d'un génie fécond, la simple et originale grandeur d'un beau caractère. C'est un exemple à offrir à tous, un trésor d'enseignements que j'ai voulu mettre en ordre pour le fils, pour l'élève, le confident et l'ami de notre Hippolyte regretté.

Quand un homme va quitter ce monde, il arrive souvent que sa dernière parole répond à la première impression ou à la pensée dominante de sa vie : le mot *armée* se mêla au dernier souffle de Napoléon. Si, faisant abstraction de la muse comique et pastorale, on avait à symboliser la carrière d'Hippolyte Bellangé dans sa signification la plus haute, il faudrait la résumer dans un infatigable appel au sentiment de l'indépendance nationale, perpétuellement réveillé par l'épopée funèbre des défenseurs du sol de la patrie contre l'invasion étrangère. Il est un de ces poètes qui, du désastre de Waterloo nous ont refait un triomphe, et aussi un enseignement propre à réintégrer l'honneur français dans bien des consciences... Waterloo fut le patriotique désespoir de son adolescence, l'inspiration de son âge mûr, et le dernier mot de sa carrière.

Durant les angoisses de sa maladie, harcelé par les

songes de la fièvre, il revoyait toujours ces mêlées d'hommes et ces hécatombes de Waterloo.

Il se fit donc traîner dans son atelier, où il ne montait déjà plus; il pria son fils de lui garnir une palette, et prenant une toile pour y jeter l'exaltation de ses rêves, sans même esquisser un fusain, il commença à peindre avec fermeté, avec lucidité, le premier des trois grenadiers de la garde groupés sur un amas de morts, qui occupent le centre de son dernier, de son plus beau tableau comme inspiration, comme exécution et comme coloris : *La Garde meurt...*

La foule, à l'Exposition de l'an passé, s'amassait devant ce chef-d'œuvre.

Cet enthousiasme, cette énergie fiévreuse le soutinrent sept jours; le dernier soir, ce tableau était fini. Nous ne parlerons, après tout le monde et à la veille d'une seconde exhibition, ni de l'expression résolue, désespérée, sublime, de ces trois grenadiers survivants, mâchant leur dernière cartouche et restés seuls debout sur un monceau de morts qui fut l'Empire, ni de l'énergique simplicité de la composition, ni des vapeurs ensanglantées que projettent les nuages trempés dans le crépuscule, sur ce chaos restitué par une palette flamboyante. Mais, dans le choix de cette toile, qui devait être la dernière, on ne peut s'empêcher de trouver je ne sais quoi d'emblématique et de frappant.

Ils étaient trois aussi, naguère, à chanter cette ode funèbre de l'héroïsme vaincu; ils étaient trois à continuer sous les regards des générations plus jeunes, cette grande bataille de Waterloo et, par cette leçon, à les tenir averties... Ainsi que le preux Cervantes, qui se raillait aussi parfois de la chevalerie, mais qui opposait, inexorable, à la déchéance de l'Espagne les souvenirs de Lépante, ainsi tour à tour satiriques ou sombres, ces trois artistes, Raffet, Charlet, Bellangé, seuls continuaient

l'héroïque mélopée, cet autre chant de Roncevaux pour la France du second Charlemagne.

Comme les grenadiers du mont Saint-Jean, leurs symboles, ils ont voulu rester sur ce champ de bataille, et l'un après l'autre ils y sont tombés. Lorsque enfin, exhalant dans sa suprême puissance l'inspiration commune à leur triple génie, le dernier des trois lança ce cri retentissant : *La Garde meurt*, c'était une génération qui allait finir, avec Hippolyte Bellangé qui s'envolait !

TABLEAUX

—

1 Épisode de la campagne de France.

(Charge de cuirassiers.)

1827.

appartient à M. Eug. Thiac, agriculteur.

2 — L'hospitalité.

(Réfugiés Polonais.)

1832.

appartient à Mme Basset.

3 — Le billet surpris.

(Costumes Louis XIII.)

1835.

appartient à M. Cabrol.

4 — Bataille de Pozzolo et passage du Mincio.

(Général Dupont, campagne d'Italie.)

1835.

appartient à M. le comte de Richemond

5 — Grenadier pensif.

appartient à M. Dumuis.

6 — Bataille de Fleurus (1794).

(Défaite de l'armée autrichienne par les troupes françaises.)

Salon de 1836

appartient au musée de Versailles.

7 — Épisode de la bataille de Friedland.

1836.

appartient à M. le baron de Dampierre.

8 — Épisode des guerres d'Afrique.

(Les Bédouins.)

1837.

appartient à Mme veuve Fournier

9 — La Maîtresse-femme.

1837.

appartient à M. Eugène Dutuit.

10 — Bataille de Wagram (1809.)

(Lancée en toute hâte sur le champ de bataille, l'artillerie française, traversant les blés, exécute la grande manœuvre que vient de commander l'Empereur, et de laquelle dépendra la victoire.)

Salon de 1837.

Musée de Versailles.

11 et 11 bis—Plans détaillés de la bataille de Wagram.

(Première et deuxième journées.)

Exécutés par Hippolyte Bellangé, pour l'étude préalable du tableau précédent.

Destinés au musée de Versailles.

12 — Charge de cavalerie à Marengo.

1841.

appartient à M. Mène.

13 — Scène bretonne.

1841.

appartient à M. Cabrol.

14 — Attaque et prise du téniah de Mouzaïa (Afrique)

(Au cri du colonel de Lamoricière : EN AVANT ! et après avoir enlevé déjà deux redoutes, les zouaves et les tirailleurs de Vincennes s'élancent à l'assaut d'une troisième établie sur un rocher à pic et s'en emparent malgré l'énergique défense des Arabes.)

Salon de 1841.

appartient au musée de Versailles.

15 — Voltigeurs embusqués.

(Épisode des guerres d'Afrique.)

1846.

appartient à M. Eug. Lepoittevin.

16 — Bataille de la Corogne.

(16 janvier 1809.)

Livrée par l'armée française, aux ordres du maréchal duc de Dalmatie, à l'armée anglaise commandée par le général en chef Moore, qui y fut tué. — Embarquement de l'armée anglaise (Guerre d'Espagne).

Salon de 1843.

Musée de Versailles.

17 — Prise d'une redoute.

(Guerre d'Espagne.)

1844.

appartient à M. Rèvenaz.

18 — Le repos du soldat.

(Scène villageoise.)

1844.

appartient à Mme veuve Fournier.

19 — Bataille d'Ocana.

(19 novembre 1809.)

Livrée à l'armée espagnole par l'armée française aux ordres du roi Joseph.

Salon de 1845.

Musée de Versailles.

20 — Un toast à la victoire.

(Épisode de la guerre d'Espagne.)

1835.

appartient à Mlle Ferraris.

21 — Napoléon Ier reçoit le portrait du roi de Rome.

(Veille de la bataille de la Moskowa.)

(Tableau gravé par Jazet.)

1845.

appartient à M. Suermondt d'Utrecht.

22 — Le billet de logement.

(Normandie.)

1840.

appartient à M. Eug. Lemire, de Rouen.

23 — Scène militaire.

(à M. X...)

24 — Un temps d'arrêt.

1846.

appartient à M. Isidore Cibiel, de Toulouse.

25 — En Algérie.

(Esquisse.)

1847.

appartient à la famille.

26 — Napoléon sur le champ de bataille de Wagram.

1848.

appartient à M. Eug. Lemire.

27 — Les pénibles adieux.

1848.

appartient à M. Léon Dupré, de Rouen.

28 — Bataille de Waterloo.

(18 juin 1815.)

(Résistance héroïque du bataillon sacré au sein duquel apparaît Cambronne. « La Garde meurt et ne se rend pas.) »

1849.

appartient au musée d'Amiens.

29 — Le champ de bataille.

(Épisode de Waterloo.)

(Sujet tiré des Messéniennes de Casimir Delavigne.)

1849.

appartient à M. Mène.

30 — Bataille de Marengo.

(14 juin 1800.)

(Charge héroïque des régiments de cavalerie de la division Kellermann contre l'armée autrichienne.)

1849.

appartient au musée de Rouen.

31 — Le galant hussard.

1849.

appartient à M. Lozouet.

32 — Les enfants charitables.

(Scène d'hiver.)

1850.

appartient à M. L. Bellangé.

33 — Sur la côte de Boulogne.

(Napoléon Ier.)

1849.

appartient à M. Isidore Cibiel.

34 — La harangue du maire.

(Napoléon Ier.)

appartient à Sa Majesté l'Empereur — Salon de 1850.

35 — Épisode de la campagne de Russie.

appartient à M. Orville. — 1851

36 — La provision renouvelée.

(Normandie).

appartient à M. Thirion. — 1851.

37 — L'officier blessé.

(Épisode des guerres d'Afrique.)

appartient à M. Thirion. — 1852.

38 — Grenadier au repos.

(Vieille garde.)

appartient au marquis d'Hertford. — 1852.

39 — La harangue du maire.

(Esquisse terminée du tableau principal.)

appartient à M. Dubuisson. — 1852.

40 — Cuirassier démonté.

appartient à M. Mène. — 1852.

41 — Les vainqueurs.

(Episode de Marengo.)

appartient à M Aimé Pastré. — 1852.

42 — Passage du Guadarrama (Espagne.)

(Après avoir fait mettre pied à terre aux cavaliers qui l'accompagnent, l'Empereur, donnant le bras au duc de Rovigo, descend au milieu de ses soldats les montagnes neigeuses et glissantes du Guadarrama.)

Salon de 1852.

appartient au musée du Luxembourg.

43 — Les prisonniers.

(Episode de la guerre d'Espagne.)

Esquisse.

appartient à M. Eug. Lepoittevin.

44 — Bonaparte.

(Armée des Alpes. 1796.)

1854.

appartient à Mme Cord'homme de Maupassant,

45 — Soldat de l'armée d'Italie (1796).

1854.

appartient à Mme Cord'homme de Maupassant.

46 — Le départ du cantonnement.

1853.

appartient à Mme Poignant.

47 — L'avant-garde (Napoléon Ier).

1853

appartient à M. Leforestier, de Rouen.

48 — Les guides du premier Empire.

1854.

appartient à Sa Majesté l'Empereur.

49 — Le retour de la foire.

(Normandie.)

1853.

appartient à Mlle Marie Fauquet.

50 — Une heureuse rencontre.

1854.

appartient à Mlle Marie Fauquet.

51 — Le départ.

(Officier de hussards.)

1854.

appartient à M. Isidore Cibiel.

52 — Bataille de l'Alma.

(20 septembre 1854.)

(Attaque du centre : Le canon du général Bosquet annonçant que sa division vient de tourner la gauche des Russes, le maréchal Leroy de Saint-Arnaud fait attaquer la position du télégraphe par les divisions Napoléon et Canrobert, soutenues par la division Forey.

(Exposition universelle de 1855.)

appartient au musée de Versailles.

53 — Épisode de la bataille de l'Alma (Crimée).

(Matinée de septembre.)

(Le 39e de ligne, arrivant au secours des zouaves, s'élance à l'attaque des hauteurs voisines du télégraphe, que protége encore l'artillerie russe).

(Composition d'Hippolyte Bellangé, esquissée par son fils.)

Destiné à l'Exposition de mai 1867.

54 — Prise des embuscades russes devant le bastion central (Crimée).

(Mort du colonel Viennot, de la Légion étrangère.)

Effet de nuit.

1856.

appartient à Mlle Ferraris.

55 — Embuscade de zouaves (Crimée).

1858.

appartient à M. Lozouet.

56 — Le salut d'adieu dans la tranchée (Crimée).

Salon de 1859.

appartient à l'État

57 — L'officier en permission.

Salon de 1859.

appartient à Mme Say.

58 — Une veuve.

(Champ de bataille de Wagram.)

1859.

appartient à la famille.

59 — Une halte (Normandie).

Salon de 1859.

appartient à M. J. Chauffert.

60 — Épisode de l'assaut de Malakoff (Crimée).

(Général de Mac-Mahon.)

(Fragment du grand tableau, appartenant à un amateur de Mexico.)

Salon de 1859.

appartient au musée de Marseille.

61 — Grenadier en faction.

(Épisode de Moscou.)

appartient à M. Castelilno.

62 — La réprimande.

Salon de 1861.

appartient à M. Choisi.

63 — Combat de rues dans Magenta.

(Division de Mac-Mahon.)

Salon de 1861.

appartient à la famille.

64 — Bataillon carré d'infanterie républicaine repoussant une charge de dragons autrichiens.

(Campagne du Rhin.)

Salon de 1861.

appartient à M. Rœderer, de Reims.

65 — Les deux amis (Crimée.)

. . . . . .
Et tels avaient vécu les deux jeunes amis,
Tels on les retrouvait dans le trépas unis!...

Salon de 1861.

appartient à Mme la duchesse d'Hamilton.

66 — La surprise (Normandie).

1862.

appartient à Mme Charles Lizé, d'Elbeuf.

67 — Une halte de zouaves.

(Garde impériale.)

1862.

appartient à Mme Nacquart.

68 — Un tirailleur.

(Vieille garde.)

appartient au docteur Phillips.

69 — Assaut de maisons dans Magenta.

Salon de 1862.

appartient au vicomte Des Roys.

70 — Le soir d'une bataille.

(Après avoir bravé mille morts, l'Empereur s'était laissé enfermer dans le carré du premier régiment de grenadiers. Il marchait ainsi pêle-mêle, avec une masse de blessés au milieu de ses vieux grenadiers, fiers du précieux dépôt confié à leur dévouement, bien résolus à ne pas le laisser arracher de leurs mains, et dans cette journée de désespoir, ne désespérant pas des destinées de la patrie, tant que leur ancien général vivait.)

(THIERS. Histoire du Consulat et de l'Empire.)

1863.

appartient à la famille.

71 — Un jour de revue au Carrousel (1810).

Salon de 1863.

appartient au musée du Luxembourg.

72 — Épisode de la retraite de Russie.

Salon de 1863.

appartient à la famille.

73 — Atelier et portrait d'Hippolyte Bellangé, peints par son fils.

1863.

appartient à Mme veuve Hippolyte Bellangé.

74 — Le grenadier de l'île d'Elbe.

(Première idée du grand tableau.)

(Voir le numéro suivant.)

1863.

appartient à la famille.

75 — Épisode du retour de l'île d'Elbe.

(Vallée de l'Isère, mars 1815.)

. . . . . ,

(Du milieu de cette foule se précipita aux pieds de l'Empereur un des plus beaux grenadiers de sa garde, qui manquait depuis le débarquement. Il tenait dans ses bras un vieillard de 90 ans et le présentait à l'Empereur.

C'était son père qu'il amenait au milieu de cette multitude.)

(Mémorial de Sainte-Hélène.)

Salon de 1864.

appartient à la famille

76 — Paysans badois allant passer le dimanche à la ville.

Salon de 1864.

appartient à M. Cahuzac.

77 — L'été (retour au pays).

(Souvenir de Normandie.),

1864.

appartient à la famille.

78 — L'hiver (factionnaire criméen.)

1864.

appartient à M. Eug. Bellangé.

79 — La déclaration.

(Allusion aux paroles de l'opéra de la Dame-Blanche.)

1864.

appartient à M. Léon Achard.

80 — Pendant l'attaque.

(Épisode de Solférino)

1865

appartient à la famille.

81 — Le cheval du chasseur.

(Afrique.)

(Esquisse.)
1865.

appartient à la famille.

82 — Le défilé après la victoire.

(Épisode de Wagram.)

Salon de 1865.

appartient à la famille.

83 — Les cuirassiers de Waterloo.

(Passage du chemin creux d'Ohain.)

(L'infanterie anglaise ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frappement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis, subitement une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à moustaches grises criant : Vive l'Empereur !

Toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre.)

(Victor HUGO (LES MISÉRABLES.)

Salon de 1865.

Avant-dernier tableau d'Hippolyte Bellangé.
appartient à la famille.

84 — L'escadron repoussé.

(Carabiniers de Friedland.)

Salon de 1866.

appartient à la famille.

85 — La garde meurt.

(18 juin 1815.)

Dernier tableau d'Hippolyte Bellangé.

Salon de 1866.

appartient à la famille.

AQUARELLES ET DESSINS

86 — Soldat du premier Empire.

1824.

appartient à M. Plantade.

87 — Voltigeur et enfant de troupe.

1828.

appartient à M. Mathis.

88 — La bonne vieille tante.

1832.

appartient à Mme Hippolyte Bellangé.

89 — Napoléon au retour de l'île d'Elbe.

(Première idée du tableau acquis en 1834, par lord Chesterfield.)

Sépia.

appartient à la famille.

90 — Bataille de Pozzolo (campagne d'Italie).

(Général Dupont.)

(Première idée du tableau.)

Sépia.

1834.

appartient à la famille.

91 — Bataille de Fleurus.

(Esquisse du grand tableau du musée de Versailles.)

1835.

appartient à M. Mène.

92 — Napoléon en Espagne.

appartient à M. Duval Destains. 1836.

93 — La leçon de danse.

(Première idée du tableau.)

appartient à M. Eugène Bellangé. 1841.

94 — Attaque et prise du téniah de Mouzaïa (guerre d'Afrique).

(Composition variante du grand tableau du musée de Versailles.)

appartient à la famille. 1841.

95 — Épisode des guerres d'Afrique.

appartient à M. Eug. Lepoittevin. 1842.

95 bis. — Le soldat secouru.

appartient à M. Deschamps, de Rouen. 1842.

96 — Bataille de la Corogne (guerre d'Espagne).

(Composition variante du grand tableau.)

appartient à la famille. 1843.

97 — Soldat de la république.

appartient à M. Laporte. 1843.

98 — Le retour au pays.

(Première idée du tableau.)

appartient à M. Eugène Bellangé. 1843.

99 — Un chasseur.

(Vieille garde.)

appartient à M. Eugène Bellangé. 1843.

100 — Scène de la vie de Van Dyck.

appartient à Mme Cordʼhomme de Maupassant. 1838.

101 — Batterie d'artillerie allant prendre position.

appartient à M. Eugène Renouard, de Rouen. 1844.

102 — Foi d' cuirassier, j' te serai fidèle.

appartient à M. Mène.

103 — Bataille d'Ocana.

(Guerre d'Espagne.)

(Composition variante du grand tableau.)

appartient à la famille. 1844.

104 — Le porte-drapeau de la République.

appartient à M. Mène. 1844.

105 — Grenadier en tirailleur.

(Vieille garde.)

appartient à M. Mène. 1844.

106 — En selle !

(Chasseur d'Afrique.)

appartient à M. A. Binant.

107 — Officier et soldat.

(Zouaves de la ligne.)

(Études-types pour le tableau du téniah de Mouzaïa.)

1845.

appartient à M. Jules Queval-Bellangé.

108 — Épisode de la bataille d'Eylau.

1845.

appartient à M. Mène.

109 — Cambronne à la tête du bataillon sacré.

(Épisode de Waterloo.)

appartient au marquis d'Hertford.

110 — L'attaque.

(Officier républicain.)

appartient à M. Léon Dupré.

111 — Cuirassier vainqueur.

(Allemagne.)

appartient à M. Sorieul.

112 — Napoléon Ier à Wagram.

1846.

appartient à M. Lozouet.

113 — L'assaut.

(Soldats de la République.)

1847.

appartient à M. Dantan jeune.

114 — La remontrance.

1847.

appartient à M Rémy Caban.

115 — Le renseignement (Espagne.)

(Dragons d'élite.)

1847.

appartient à M. Eugène Bellangé.

116 — L'étape.

(Soldat en route.)

1850.

appartient à M. Eug. Lepoittevin.

117 — L'exercice.

1850.

appartient à Mme Lepoittevin.

118 — Les tirailleurs.

(Chasseurs de la vieille garde.)

1850.

appartient à M. Mène.

119 — Épisode de Zaatcha.

(Guerre d'Afrique.)

Salon de 1850.

appartient à Son Excellence le maréchal Canrobert.

120 — Un tirailleur blessé.

(Sépia.)

1850.

appartient à M. Mène.

121 — En Russie !

1851.

appartient au docteur Filhos.

122 — Chien de temps !

(Soldat en faction.)

1851.

appartient à M. Leplus.

123 — Invalide jardinant.

1851.

appartient à M. Mène.

124 — Grenadier de la vieille garde.

(Grande tenue.)

appartient à M. Hauguet, de Rouen.

125 — Passage d'un gué pendant la nuit.

(Chasseur d'Afrique.)

1852.

appartient à M. Eugène Bellangé.

126 — L'hôpital.

1852.

appartient à M. Dubuisson.

127 — Soldat en congé.

1853.

appartient à M. Eugène Thiac.

128 — Au retour du combat.

1853

appartient à M. Léon Caban.

129 — Le clairon.

(Rappel des tirailleurs.)

1853.

appartient à M. E. Léon Dupré, de Rouen

130 — Le serre-file.

(Première idée, fragment du tableau : Le Bataillon carre.)

appartient à M. Eugène Bellangé. 1853.

131 — Le dépouillement des morts (Espagne).

(Projet de tableau.)

appartient à M. Eugène Bellangé 1854.

132 — Combat à la baïonnette.

(Épisode de Crimée.)

appartient à M. Jules Queval-Bellangé, 1855.

133 — Autour du drapeau.

(Épisode de la garde à Waterloo.)

appartient à Mme Laurent. 1856.

134 — Un revenant de Crimée.

(Soldat de la ligne.)

appartient à M. Dantan jeune. 1857.

135 — Le tambour-maître (Crimée).

(Tenue de guerre.)

appartient à M. Eugène Bellangé. 1857.

136 — Attaque du mamelon vert par le 50e de ligne (Crimée).

(Première idée du tableau.)

appartient à M. Eugène Bellangé. 1857.

137 — Frappé à mort!

(Sébastopol.)

1857.

appartient à M. Mène.

138 — A l'assaut!

(Episode des zouaves à Malakoff.)

1858.

appartient à M. Moisson.

139 — Une halte en Crimée.

1858.

appartient à M. Eugène Bellangé.

140 — Cessez le feu!

(Chef de bataillon criméen.)

1858.

appartient à M. Quibel, de Rouen.

141 — Le saut du fossé (Crimée).

(Épisode de la bataille de la Tchernaia.)

1859.

appartient à M. P. Quibel.

141 bis. — Le retour.

1859.

appartient à M. Thirion.

142 — La lessive des zouaves (Crimée).

(Bords de la Tchernaia.)

1860.

appartient à M. Moisson.

143 — Le général Mellinet à Ponte-Nuovo di Magenta.

(Italie.)

1860.

appartient au général Mellinet.

144 — Grenadiers de la garde impériale secourant des blessés autrichiens.

(Épisode de Magenta.)

1860.

appartient au général Mellinet.

145 — Grenadiers de la garde.

(Épisode de Magenta 1859.)

1860.

appartient à M. Henri Léger.

146 — Zouaves en tirailleurs dans des vignes.

(Épisode de Magenta.)

1860,

appartient à Mme veuve Magniant.

147 — Le chasseur et le bon curé.

1860.

appartient à M. Léon Dupré.

148 — Épisode de Crimée.

1860.

appartient à M. Aug. Cain.

149 — Deux compagnons de route.

(Marche de zouaves.)

appartient à Mme Mellinet.

150 — Une halte.

(Normandie.)

appartient à M. Jules Queval-Bellangé.

151 — Le long du mur.

(Episode de Magenta.)

1861.

appartient à M. Ernest Plisson,

152 — L'Autrichien secouru (Italie).

1861.

appartient à M. Germain.

153 — Épisode de Waterloo.

(Garde impériale.)

1861

appartient à Mme Mellinet.

154 — Les paysans Badois.

(Souvenir de Bade.)

1862.

appartient à la famille.

155 — Napoléon Ier au bivouac.

1862.

appartient à M. Ernest Plisson

156 — Un zouave.

1862.

appartient à M. Germain

157 — La vivandière.

(Champ de bataille de Wagram).

1862.

appartient à M. Esnest Plisson.

158 — Un grenadier.

(Vieille garde).

1862.

appartient à M. Mathis.

159 — Une reconnaissance.

(Napoléon Ier.)

1863.

appartient à la famille.

160 — Les cuirassiers de Waterloo (passage du chemin creux).

(Variante du grand tableau.)

1863.

appartient à la famille.

161 — Un sextuor.

(Allusion aux paroles de l'opéra de la REINE TOPAZE : Nous sommes six seigneurs, qui, pour la même femme.....)

1865.

appartient à Mme Carvalho.

162 — Bataillon carré d'infanterie républicaine repoussant une charge de dragons autrichiens.

(Variante du tableau exposé en 1861.)

Salon de 1865.

appartient à M. Du Tillet.

163 — La bonne nouvelle.

1865.

appartient à M. Bouchez.

164 — L'observatoire dans la tranchée (Crimée).

Salon de 1866.

appartient à la famille.

165 — Cuirassier chargeant.

(Épisode de Waterloo.)

Salon de 1866.

appartient à la famille.

DESSINS

166 — Le médecin de campagne.

(Projet de tableau.)

appartient à M. Eugène Lepoittevin.

167 — Un breton.

(Étude d'après nature.)

1841.

appartient à M. Eugène Bellangé.

168 — Le départ du conscrit (Bretagne).

(Première idée du tableau.)

1841.

appartient à M. Eugène Bellangé.

169 — Au canon !

(Soldats de la République.)

1845

appartient à la famille.

170 — L'artiste en campagne.

1845.

appartient à M. Jules Queval-Bellangé.

171 — Dévouement militaire.

appartient à M. Eugène Bellangé. 1845.

172 — Un dragon d'élite (Espagne).

appartient à M. Eugène Lepoittevin.

173 — Soldat jouant avec un enfant.

appartient à M. Eugène Lemire.

174 — La morale du bon curé.

(Première idée d'une aquarelle.)

appartient à M. Eugène Bellangé.

175 — J'y étais!

(Souvenirs d'un soldat.)

Projet de tableau.

appartient à M. Eugène Bellangé. 1846.

176 — Soldat blessé.

(Retraite de Russie.)

appartient à M. Eugène Bellangé. 1850.

177 — Zouave au repos.

(Dessin exécuté en trente minutes.)

appartient à M. Mène. 1851.

178 — Deux profonds politiques.

appartient à M. Mène. 1851.

179 — Soldat de la ligne au repos.

(Tenue de route.)

appartient à M. Jules Hauguet. 1852

180 — Un comptable.

(Souvenir de Bapeaume.)

appartient à M. Eugène Bellangé. 1853

181 — L'officier de guides.

(Premier Empire.)

appartient à M. Eugène Bellangé. 1853

182 — Les deux amis (Crimée).

(Première idée du tableau.)

Exposé en 1861.

appartient à M. Eugène Bellangé.

183 — Fusain exécuté pour le tableau de la retraite de Russie.

(Étude d'après nature.)

1862.

appartient à la famille.

184 — La cure du raisin.

(Souvenir de Montreux.)

1863.

appartient à M. Jules Queval-Bellangé,

185 — L'officier mort dans la tranchée (Sébastopol).

Projet de Tableau.

1865

appartient à la famille.

DESSINS A LA PLUME

186 — Napoléon à Waterloo.

appartient à M Eugène Lepoittevin'

187 — L'embuscade.

(Chasseurs d'Afrique.)

1845.

appartient à M. Eugène Bellangé.

188 — L'exercice.

Projet de tableau.

1851.

appartient à M. Eugène Bellangé.

189 — Revue d'infanterie.

(Souvenir de Rouen.)

1852.

appartient à M. Mène.

190 — Charge de cuirassiers, et croquis divers.

(Page historiée.)

1862.

appartient à M. Eugène Bellangé.

191 — Passage d'un gué par les chasseurs d'Afrique

(Première idée du tableau.)

1863.

appartient à M. Eugène Bellangé.